



LA GYMNASTIQUE

et

» L'ART «

Le premier devoir, le seul devoir même, pourrait-on dire, de toute revue artistique est d'entretenir le culte de la Beauté.

Ce devoir est d'autant plus impérieux que, de jour en jour, les progrès de la science se traduisent par des applications industrielles merveilleuses, mais de plus en plus laides. Les usages, les mœurs, les dogmes de la civilisation moderne dont l'Europe est le foyer, sont en lutte ouverte et permanente contre la véritable beauté.

Est-il besoin de dire qu'un tel milieu n'est propice ni au développement de l'Art, ni à l'éclosion des génies. Jamais, croyons-nous, il n'y eut en peinture, en sculpture, en architecture et en musique un aussi grand nombre de bons praticiens et cependant les génies se font de plus en plus rares.

Cela ne provient-il pas de ce que notre vie s'accoutume à de constantes laideurs physiques ou morales?

Beaucoup souffrent de cette déchéance, surtout lorsque devant eux éclatent et s'imposent les splendeurs du passé. De nombreux critiques d'art se sont émus et n'ont cessé de signaler le péril. De tous les artistes, les musiciens sont ceux qui sont restés les plus sourds à cet appel, car la plupart d'entre eux ont considéré la musique comme un art interne, beaucoup plus propre à exprimer les sentiments de l'âme et les confits des passions, qu'à embellir la vie extérieure. C'est ainsi que la musique, comme l'a montré dernièrement Jean d'Udine, est arrivée à méconnaître et à mépriser la danse.

La cause que nos collaborateurs et nous-mêmes avons défendue depuis si longtemps est trop juste pour qu'elle n'arrive pas à triompher.

Voici qu'un des plus notables musiciens de la jeune école, M. Max d'Ollone, s'associe à notre croisade non pas par une molle adhésion, mais avec une hardiesse qui va au-delà de nos espérances et qui nous comble de joie.

Tous ceux qui comprennent que l'Art est inséparable de la beauté physique seront reconnaissants à M. Max d'Ollone des lignes qui suivent :

A. M.

Nul, je crois, mieux que M. Ed. Schuré en son beau livre « le Drame Musical » ne sut montrer à quel point, depuis la civilisation hellénique, les arts sont devenus progressivement étrangers les uns aux autres et ce qu'ils ont pu gagner (1), mais aussi ce qu'ils ont perdu à avoir une existence aussi distincte.

Mais ces constatations, faites par tant d'éminents historiens, philosophes, esthéticiens, furent naturellement impuissantes à modifier

un ensemble de choses qui s'opposait à la réconciliation des Arts. Et l'admirable tentative que fit un colossal génie — j'ai nommé Richard Wagner — pour rénover la tragédie grecque en unissant étroitement la poésie, la philosophie, la musique et la « pantomime » n'a guère pu, jusqu'ici être entièrement comprise que d'un petit nombre; grâce à l'insuffisante réalisation plastique de son idée, d'une part (1), et de l'autre à l'altération du sens esthétique chez la plupart de nos contemporains, causée par la laideur de notre civilisation : altération qui se manifeste particulièrement dans le fait qu'ils acceptent — et admirent même! — l'affreux ballet moderne et qu'en général ils ne comprennent plus grand chose à la sculpture.

Mais ce que le désir des artistes, seul, est incapable de créer, un concours de raisons, de circonstances semblant au premier abord, totalement étrangères à l'Art, va en permettre la réalisation.

Oui, il est vraiment curieux de songer que c'est à « l'hygiène » que l'on sera redevable des conditions nécessaires, du « Milieu » propice à une nouvelle éclosion de ce qu'on peut appeler l'Art intégral, c'est-à-dire l'expression synthétique de la Vie telle qu'elle nous apparaît en son double aspect : pensée, action ; sentiment, volonté, formes et couleurs ; esprit et matière ; âme et corps (2).

Pour ma part, je suis convaincu que, fatalement, dans un délai plus ou moins long, un lien logique et puissant, — la recherche de la beauté plastique — unira de nouveau tous les arts et cela, tout simplement parce que ce qui fut chez les Grecs la principale cause d'une si merveilleuse, si féconde et si naturelle union, le *gymnase*, va reprendre dans la vie moderne son antique importance.

Tous les artistes devraient bénir la « renaissance des sports ». Certes, ce n'est pas « en beauté » que les exercices physiques ont fait leur réapparition. Mais quelle que soit la laideur, la vulgarité actuelles des fêtes sportives, il serait aussi injuste que superficiel de juger un si important mouvement par ses premières et balbutiantes manifestations.

Et je voudrais prouver — non par des inductions personnelles sans valeur, — mais par des faits irrécusables, que, de même que les contemporains du début de tout grand mouvement social ou religieux en ont rarement compris toute l'importance, nous, artistes, nous assistons 1^o au développement croissant de l'athlétisme sous toutes ses formes, 2^o à la résurrection du gymnase antique (3) 3^o à la réintroduction dans les usages (avec une très

légère restriction) de la nudité masculine (1), 4^o à la rénovation de la culture physique — sans y prêter grande attention, sans songer à la profonde répercussion que cela peut et doit avoir sur l'Art.

Inutile d'insister sur les deux premiers points. Quant à la nudité, que notre civilisation semblait abandonner aux « sauvages », il est de toute évidence qu'elle y est ramenée par l'hygiène qui la recommande si vivement et par la gymnastique, à laquelle elle est presque indispensable. On connaît les merveilleuses cures dues aux « bains d'air », aux « bains de soleil ». Dans de nombreux sanatoriums des malades recouvrent la santé en vivant au grand air sans nul vêtement, quelle que soit la température. En plein hiver, dans les pays du Nord, des groupes de sportsmen se livrent nus à divers jeux de plein air (voire aux batailles de boules de neige).

Et les hommes compétents en matière sportive considèrent comme certain que l'entraînement physique est plus complet, plus rapide chez celui qui exerce son corps absolument nu.

Quant au public, on se souvient qu'il y a une quinzaine d'années il regardait en riant les premiers cyclistes aux jambes nues ; et maintenant c'est sans surprise que l'on voit sur les routes, sur les rivières circuler marcheurs, coureurs, cyclistes, canotiers à demi-vêtus ; on s'habitue de plus en plus à voir les champions de boxe, de lutte, de natation en simple caleçon de bain.

Tout ceci a déjà eu une certaine répercussion sur les habitudes théâtrales : je veux parler de la notable tendance à user beaucoup moins de l'horrible maillot couleur chair. (Surtout dans les représentations de plein air où l'effet de ces gilets et caleçons de tricot rose est particulièrement hideux...)

Entre mille exemples, (2) je rappellerai notamment la dernière fête des vigneron de Vevey, et les représentations des arènes de Béziers en 1900 et 1901 où M. de Max, sans provoquer ni rire, ni scandale, put jouer le rôle de Prométhée presque entièrement nu. Si une telle chose fut possible et peut l'être encore en des cas pareils il est certain que c'est aux sports qu'on le doit (3).

J'ajoute que si les artistes se sont en général désintéressés de la rénovation des jeux olympiques

(1) La seule possible. Ce ne sont pas des conventions, des préjugés, mais les raisons les plus solidement fondées qui s'opposent à la nudité féminine et il me semble qu'on ne saurait trop protester contre tant d'exhibitions, tant de publications illustrées, dont le but réel, ainsi que les résultats n'ont rien à voir avec l'art ni l'hygiène !

(2) Même dans un des temples de la tradition à la Comédie-Française, M. Albert Lambert ne paraît pas récemment (dans « La Courtisane ») une partie du torse réellement nu !

(3) Je constate en passant que l'extension des sports ne peut pas ne pas avoir d'influence sur le costume moderne : la culotte courte est redevenue d'usage courant et qui sait s'il n'en sera pas de même des chausses collantes du moyen âge et de la Renaissance, déjà très usitées dans l'escrime, la boxe et dans maints sports d'hiver, en Suisse notamment.

(1) Par exemple, la musique, livrée à elle-même, a pu devenir l'interprète de la vie intérieure, la voix du subconscient, et nous faire sentir les vérités profondes que la philosophie, la métaphysique sont incapables d'exprimer au moyen du langage ordinaire. Mais cela ne doit pas l'empêcher de descendre parfois de ces hauteurs pour se mêler à la ronde des muses.

riques et s'ils n'ont montré qu'un empressement modéré à se rendre à l'appel du Baron de Coubertin, (président du Comité international) qui eut la si louable initiative de les convoquer, au printemps dernier pour les consulter au sujet d'un rapprochement possible entre les lettres, les Arts et les sports, cela tient un peu à l'inconcevable indifférence de beaucoup d'entre eux pour des questions d'esthétique générale (1), et beaucoup au fait que ces modernes olympiades ont jusqu'à présent paru dénuées de beauté, d'intérêt artistique.

Mais il n'en sera plus de même le jour — certainement proche — où ces spectacles seront réglés avec goût et où les lanceurs de disque et le javelot abandonneront leur hideux accoutrement pour une quasi-nudité.

Ce seront alors d'exceptionnelles aubaines pour les peintres et les sculpteurs, et tous les artistes verront avec joie, en ces fêtes, la preuve éclatante des heureux efforts accomplis pour rendre à la race humaine sa force, sa souplesse et sa beauté.

J'entends bon nombre de lecteurs s'écrier : mais les Grecs possédaient la beauté corporelle, dont sont totalement dépourvus nos modernes athlètes !

Et voici justement le fait le plus remarquable : il est scientifiquement reconnu que, tandis que la pratique d'un seul sport développe tels muscles au détriment de tels autres et de la santé, (aussi) une culture physique rationnelle développe sainement le corps en faisant acquérir à chacun la force et l'agilité dont il est normalement capable en même temps que les heureuses proportions qui constituent la beauté corporelle.

Toutes les écoles, toutes les méthodes de culture physique l'affirment : en s'y prenant dès l'enfance, tout être peut devenir possesseur d'un corps bien proportionné, et à tout âge, on peut sensiblement (avec grand profit pour la santé) modifier de fâcheuses disproportions. Les résultats obtenus semblent des plus concluants : nombre de gens ayant pratiqué ces systèmes peuvent, placés à côté de célèbres statues antiques, soutenir honorablement la comparaison. Et, chose infiniment curieuse, si les artistes pensent très peu à la culture physique (2), en revanche, tous ceux qui s'occupent sérieusement de celle-ci ne cessent d'expliquer comment et pourquoi l'on a retrouvé les rationnels et indubitables fonde-

ments des lois esthétiques concernant le corps humain.

Quelques citations me feront mieux comprendre.

« En suivant mon système, et en y joignant de temps à autre un exercice de course », écrit J.-P. Müller, « on acquerra non seulement une bonne santé, mais encore la forme et l'aspect du corps se rapprocheront de jour en jour de l'idéal classique de la beauté, pour la simple raison que cet idéal concorde avec le maximum de bien-être corporel, de souplesse, d'agilité et d'utilité physique générale. — Dans leurs considérations sur les statues classiques, nos modernes critiques d'art ont souvent confondu la cause avec l'effet, sans doute, parce qu'ils sont eux-mêmes des savants de cabinet, bien plus que des hommes de sport : il leur manque les éléments nécessaires pour comprendre quelle force physique colossale, et pourtant harmonieuse et merveilleusement répartie, quelle étonnante plénitude de santé représentent des chefs d'œuvre tels que le *Doryphore* ou l'*Apoxioménos* : ils ne voient pas très bien tout le travail patient et rationnellement conduit qu'il y a nécessairement derrière ces exemples de beauté masculine. Croire que ce sont des considérations d'esthétique pure qui ont donné naissance à ces formes et à ces lignes est une absurdité manifeste. L'ample cage thoracique, qui est un trait commun à toutes les figures de l'antiquité, signifie le maximum de force et de résistance des poumons et du cœur (1). Les puissants muscles obliques qui sont la plus grande beauté des fameux torses antiques, se développent précisément par les exercices que j'ai déjà signalés comme les plus utiles au bon fonctionnement des organes digestifs. »

« On devra », dit le Dr Hutchinson « suspendre dans toutes les écoles, dans tous les locaux de réunions et dans les salles de gymnastique les reproductions des plus belles statues antiques et modernes... et on y exposera, autant que possible, des moulages de grandeur naturelle, pour accoutumer l'œil à comprendre la forme parfaite, pour forcer le spectateur à apprécier la beauté plastique et pour proposer des modèles idéaux à l'émulation de la jeunesse. Dans toutes les fêtes gymnastiques et sportives, on devra attribuer des récompenses à ceux qui pourront produire les corps les mieux formés. J'ai fait mettre cette idée à exécution en plusieurs circonstances. Le plus grand honneur pour un athlète sera dès lors d'être jugé digne de se voir représenté par un sculpteur célèbre et d'être exposé côte à côte avec les statues antiques (2). »

(1) Songe-t-on assez au service que rendrait aux chanteurs une gymnastique rationnelle, au point de vue de la *respiration* ?

(2) N'oublions pas que le préjugé qui empêchait beaucoup de gens de se livrer aux divers sports athlétiques (surtout dans les épreuves publiques) diminuait au point que le nombre des amateurs dépassait infiniment celui des professionnels (surtout à l'étranger). Et bientôt le mot d'athlète ne risquera plus d'évoquer la vision d'un hercule du foire !

Mais il ne faut pas oublier qu'à la gymnastique proprement dite, à l'éducation physique la mieux comprise, les Grecs avaient ajouté l'*orchestique* qui en était pour eux l'indispensable complément : c'est-à-dire l'art des belles attitudes, des mouvements harmonieux, la connaissance de la valeur expressive du geste la science de l'eurythmie ; et cet enseignement — tenant de la danse, de la pantomime — servait de trait d'union entre la gymnastique et l'art.

Grâce à lui surtout, le gymnase antique ne formait pas seulement de merveilleux athlètes : il formait aussi les comédiens, les danseurs et les mimes et rendait tout citoyen capable d'apprécier la beauté plastique en toutes ses manifestations.

Or, si l'on constate combien peu de tragédiens savent donner une impression de beauté par leurs gestes et leurs attitudes (1), combien de comédiens excellents dans les pièces modernes deviennent gauches, semblent désorientés quand ils quittent le veston ou la redingote ; si l'on constate que la grande majorité des chanteurs leur est encore bien inférieure sous ce rapport (2) ; (aux concours du Conservatoire, la plupart des chanteurs, par leur gaucherie, excitent le rire dès leur entrée en scène : ils ne savent ni marcher, ni saluer...), si l'on déplore, ainsi que le faisait si éloquemment M. Jean d'Udine dans le dernier numéro du *Monde Musical* que la danse (3), jadis la noble compagne de la musique soit devenue de l'acrobatie indigne du nom d'art, que les scènes de pantomime, intercalées dans les ballets soient le comble du convenu, du ridicule... et que la musique soit de plus en plus privée d'éléments rythmiques, maintenant qu'ont disparu les pittoresques et charmantes danses rustiques, les nobles danses de salon, — si l'on constate et déplore cet état de choses, comment alors ne pas souhaiter que dans le gymnase moderne une large place soit faite à un enseignement renouvelé de l'*orchestique* ?

Il faudrait sûrement tenir grand compte des essais si remarquables de M. J. Dalcroze — pour apprendre en quelque sorte la musique en même temps que la gymnastique, pour rythmer musicalement les exercices d'assouplissement.

On peut certainement hâter le moment où tous ces éléments d'éducation rythmique et plastique fusionneront de façon normale.

Il semblait donc nécessaire, tout d'abord, de

(1) A cette occasion, j'entendis nombre de peintres, sculpteurs et musiciens se demander avec étonnement : « Qu'avons-nous à voir avec les sports ? » et plusieurs écrivains, consultés peu après par « La Vie au grand air » répondirent des choses de ce genre : « le rapport entre les sports et les lettres ? certainement il y en a, puisque j'écris des romans — ou des comédies — et que pour me délasser je fais de la bicyclette — ou du canotage. » ou bien ils répètent l'adage : *mens sana in corpore sano.* »

(2) Ce dédain ne provient-il pas surtout de ce que les principes esthétiques fondés sur des lois naturelles, ne peuvent que déplaire à maint artiste ou critique d'art qui préfèrent les chercher et les définir de façon plus subjective ?

(1) Sait-on que MM. Mouët-Sully, Paul Mouët, Albert Lambert fils comprennent si bien, en ce sens, l'importance des exercices corporals, qu'ils leurs consacrent une heure chaque jour ?

(2) Les actrices, d'ordinaire, méritent moins ces reproches. D'abord elles cherchent toujours à être belles et gracieuses, et cet instinct, même mal dirigé, a eu d'heureuses conséquences : puis, le costume féminin ayant, au cours des âges, subi bien moins de modifications que le costume masculin, elles sont à leur aise sous n'importe quelle robe ou tunique.

(3) L'utilité de la danse pour le corps humain est reconnue au triple point de vue hygiénique, esthétique et sportif.

ENQUÊTE

Sur l'Éducation de la Musique

Suite (1)

s'assurer : 1^o Si les écoles de culture physique seraient disposées à faire souvent, devant des publics composés exclusivement d'artistes, les vivantes démonstrations du résultat de leur méthode, précédées de conférences. (Techniciens, médecins, critiques d'art, sculpteurs, artistes dramatiques, etc., seraient appelés à prendre la parole.) 2^o Si ces écoles feraient volontiers des importantes réductions de prix pour les chanteurs, danseurs, comédiens et mimes, et particulièrement en faveur des élèves du Conservatoire. 3^o Si on obtiendrait leur adhésion au projet de rénovation de l'orchestrique, possible grâce à leur collaboration avec des artistes.

Je crois pouvoir affirmer que l'École de culture physique dirigée par MM. A. Surier et Desbonnet donnerait à ce plan une entière adhésion. L'assentiment des artistes ne peut guère être mis en doute (malgré, peut-être un léger septicisme), mais il sera plus difficile d'obtenir leur concours effectif.

Ne serait-il pas possible que — par l'entremise du *Monde Musical*, toujours soucieux des intérêts de l'Art — puisse se réunir tous ceux qui approuveraient ce projet, afin d'en discuter les applications possibles et immédiates — ce que n'a pu faire la conférence consultative dont je parle plus haut, — bien que ces idées aient été approuvées par la Commission à laquelle j'en fis part — car en trois jours, il fallut, sans nulle préparation, s'occuper d'une foule d'autres questions.

En somme, je ne saurais trop le redire, il ne s'agit pas ici d'un désir chimérique. Nous nous trouvons réellement en face de conditions identiques à celles qui favorisèrent l'Art grec ; et il faut bien convenir que, si nous l'admirons encore — quels que soient les sentiments, les idées, les aspirations qui nous séparent des Grecs et qui doivent forcément différencier notre art du leur — c'est que leur sentiment des proportions, de l'équilibre, de l'harmonie, de l'eurythmie ne dépendaient pas de soi-disant règles esthétiques impossibles à définir, mais qu'ils en avaient trouvé l'indiscutable « canon » dans les proportions du corps humain : et que la beauté corporelle ne dépend pas non plus d'un caprice de la mode, mais que les lois qui la régissent étant toutes physiologiques sont éternellement vraies.

S'il est un terrain où la Science et l'Art peuvent se rencontrer, c'est donc bien celui-là. Que les artistes secondent de tous leurs efforts (en le dirigeant parfois), un mouvement qui, aux seuls points de vue hygiénique, moral et social devrait déjà les intéresser : et le trait d'union qui, par la force même des choses doit à nouveau unir un jour la « gymnastique » et l'Art, pourra être reformé sous nos yeux.

Max d'OLLONE.



De M. Charles Bernardel, l'excellent professeur de piano, nous recevons une longue lettre dont voici les passages essentiels :

Bravo pour votre courageuse campagne, car il faut toujours appeler courageux un effort qui doit renverser la routine et les préjugés. Mais la cause que vous défendez mérite toutes les énergies puisqu'elle est attachée à l'honorabilité et à l'existence même du professorat.

En effet si nous n'y prenons garde, nous serons bientôt submergés sous le flot montant des incapables et même des médiocres ; aussi est-il indispensable d'enrayer le mal pendant qu'il en est encore temps, et pour cela, je ne vois qu'un moyen ; c'est une loi qui exigerait de tout individu désirant enseigner une branche quelconque de la musique, la production d'un diplôme, licence, brevet, certificat, le nom importe peu, diplôme qui serait le résultat d'un examen, bien entendu.

Sur quels points devrait porter cet examen et de quelle façon pourrait-on l'organiser ? D'abord, il pourrait se diviser en trois épreuves bien distinctes qui seraient : une épreuve de professorat proprement dit ; une épreuve d'exécution (je ne veux pas dire de virtuosité) pour les instrumentistes et les chanteurs ; et une épreuve de connaissances artistiques générales (solfège, harmonie, histoire de la musique, esthétique, etc.), cette dernière épreuve plus étendue naturellement pour les compositeurs.

Pour l'examen pédagogique on pourrait par exemple soumettre à chaque candidat un certain nombre d'élèves de forces différentes, se présentant avec leurs défauts techniques, leur ignorance artistique et lui faire donner à ceux-ci une leçon en présence d'un jury de professeurs compétents, qui aurait à juger de l'exactitude des observations émises et des conseils donnés par l'aspirant, ainsi que de la clarté et de la compréhension de ses explications.

Quant à l'épreuve d'exécution, sans vouloir en rien, la faire ressembler à un Concours de Conservatoire où la virtuosité, la mémoire... et l'aplomb tiennent une grande place, il me semble qu'il est indispensable qu'un professeur puisse jouer de façon musicale n'importe quelle œuvre à un élève pour se faire mieux comprendre de lui ; les meilleures explications du monde ne valant pas un simple petit exemple.

Du côté des connaissances artistiques, nous sommes obligés de faire de grandes réserves au point de vue des matières à inscrire au programme. Vous savez trop combien cette branche de la question est négligée au Conservatoire, et de quelle façon on y forme des virtuoses des doigts ou de la plume, et non de vrais musiciens. Le solfège, l'harmonie y sont à peine exigés, et puis c'est tout. Les quelques cours qui traitent de la question esthétique ou historique, et qui devraient être le complément des premières études sont à peu près facultatifs et ne comptent nullement pour les récompenses finales.

A mon point de vue, une loi est absolument nécessaire pour faire aboutir toutes ces réformes, sans cela les plus beaux diplômes du monde n'empêcheront pas, la question d'argent entrant souvent en ligne de compte, les parents de chercher des professeurs à bas prix ou qu'une raison amicale ou mondaine leur fera choisir de préférence à d'autres plus capables, sans se douter combien ils nuisent ainsi à l'avenir musical de leurs enfants.

(1) Voir les numéros des 15 et 30 décembre 1906 et des 15 et 31 janvier 1907.

Il serait nécessaire de spécifier, sur le diplôme attribué après examen, pour quelle branche de la musique le candidat s'est présenté et a été reçu (composition, harmonie, solfège, chant ou instrument) et d'interdire à tout professeur d'enseigner la catégorie musicale dont il ne pourrait présenter le diplôme afférent. On ne verrait plus ce qui se passe journellement : d'anciens accompagnateurs ouvrir des cours de chant, des instrumentistes excellents mais de musicalité médiocre, enseigner l'harmonie ; ou des professeurs totalement incapables donner indifféremment des leçons de piano, violon, mandoline, solfège, etc. Je voudrais répondre à une objection que certains de vos correspondants ont formulée en disant que tous les diplômés du monde ne peuvent garantir qu'on possède ce qu'on appelle « le don du professorat », cette objection est exacte en effet, mais l'élève qui s'adressera à un maître muni du diplôme, sera sûr même s'il ne comprend pas très clairement les explications, un peu confuses, ou données sans patience, que les matières enseignées ne seront pas fausses, et que la technique qu'on lui apprend doit produire de bons résultats.

Ch. BERNARDEL.

Besançon, 21 janvier 1907.

Monsieur le Directeur,

Tous les professeurs de musique dignes de ce nom ne peuvent qu'applaudir et approuver votre enquête, car réellement l'enseignement de la musique est en général des plus pitoyables ; mais malheureusement il est bien à craindre que votre beau projet soit bien difficile à réaliser. Ah ! si vous voyiez ce qui se passe en province ; que de malheureux s'initient à la musique par les professeurs de musique qui ne connaissent pas le premier mot de l'art musical et sont même d'une nullité épouvantable au point de vue instrumental.

Donc, Monsieur, en vieux professeur (sorti du Conservatoire avec le 1^{er} prix de violoncelle en 1865, classe Franchomme, ma femme, elle-même pianiste d'éducation musicale très sérieuse), nous nous rendons bien compte par expérience combien il serait utile que l'on trouve moyen de remédier à ce lamentable état de choses. Nous approuvons donc hautement votre projet et tous les paragraphes que vous mettez dans votre circulaire ; il serait, il nous semble, tout naturel que les professeurs de musique soient sur le même pied que les universitaires.

Veuillez agréer, M. le Directeur, avec nos félicitations pour tout ce que fait votre excellent journal pour l'Art musical et les artistes, l'assurance de notre meilleure considération.

J. SCHIDENHELM,
professeur à l'École municipale
de musique.

De M. Liéron, professeur de violon au Lycée Des cartes et au Lycée de jeunes filles à Tours.

Monsieur,

J'approuve en principe votre idée et sais combien les professeurs médiocres, et souvent même absolument nuls, portent préjudice à ceux qui ont consacré de longues années à l'étude de leur art et de leur instrument ; mais je ne crois pas qu'un brevet ou diplôme quelconque puisse changer grand chose à cette fâcheuse situation.

Le plus grand coupable en tout cela est le public